L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

Retour du secretaire Taft.

Le secrétaire de la guerre Taft est rentré à Washington après une absence d'un mois, durant laquelle il a visité l'isthme de Panama, Cuba et Porto-Rico. Comme les fonctions que M. Taft remplit sont des plus élevées dans ce pays et qu'il a fait ce voyage en sa qualité officielle, bien entendu il est aujourd'hui un des hommes politiques les plus en vue, ayant des aspirations présidentielles et l'appui, non avoué il est vrai mais à peu près certain, de la Maison Blanche, son retour était attendu avec un grand intérêt. Dès son arrivée, le secrétaire de la guerre allait, croyait-on, annoncer sa décision finale au sujet du canal de Panama, c'est-à-dire se prononcer pour un canal à écluses ou un canal de niveau, et définir, tout au moins dans ses grandes lignes, l'attitude qu'il comptait prendre dans la lutte politique engagée dans l'Ohio entre ses amis et le sénateur Foraker, qui a également des aspirations présidentielles. Mais tout le monde a été déçu, les négociants, les industriels et les hommes d'affaires aussi bien que les politiciens.

Au sujet du canal interocéanique dont l'achèvement est attendu avec impatience par le peuple américain, M. Taft s'est contenté de raconter sa visite à l'isthme, qui a duré cinq jours. Il y a, dit-il, trouvé les choses dans un état satisfaisant, et une organisation parfaite établie par M. Stevens, ancien président de la commission du canal, qui s'est retiré récemment pour cause de santé. Il a interrogé les ingénieurs sur certaines questions techniques relatives à la construction des écluses, a pris note des réclamations que lui ont présentées des employés et des ouvriers et en a fait l'objet d'un rapport au président.

De sa préférence pour un type de canal, pas un mot. L'allusion qu'il fait aux écluses semble indiquer qu'il a renoncé au projet de canal à niveau. Il faut noter, toutefois, que M. Taft a ajouté qu'il avait demandé aux ingénieurs de service dans l'isthme des rapports supplémentaires sur des questions techniques. Peut-être désire-t-il obtenir de nouveaux renseignements avant de se prononcer définitivement, et dans ce cas les partisans d'un canal de niveau peuvent encore conserver quelque espoir.

Le secrétaire de la guerre a trouvé la situation dans l'île de Cuba relativement satisfaisante, et il estime que dans un temps assez rapproché les Cubains pourront être de nouveau livrés à eux-mêmes. Dans Porto Rico il a constaté de grands progrès, et prévoit un brillant avenir pour cette île sous la direction des Américains.

Et c'est tout, pas la moindre allusion à la campagne politique entamée en son nom, ni sur ses intentions. Mais il va falloir que M. Taft se déclare, et sans délai, car le président Roosevelt est décidé, suivant des avis de Washington, à lui demander d'aller en personne prendre part à la lutte dans l'Ohio. Le bruit court même dans les cercles politiques de la capitale, que si M. Taft refusait, le président Roosevelt lui retirerait son appui.

Il est donc inévitable que le secrétaire de la guerre définisse son attitude, et à peu près certain qu'avant longtemps sa présence va donner de l'animation à la campagne électorale de l'Ohio.

Monseigneur T. MEERSHAERT,
Evêque du Territoire Indien.

Ex-lieutenant autrichien

Accusé de livrer des documents à la France

Leipzig, 10 avril.

Le procès contre l'ex-lieutenant autrichien Barthmann, de Ludikowka (Galicie), a commencé aujourd'hui ici, devant la deuxième et la troisième chambres criminelles du tribunal impérial réunies.

Cet officier est accusé d'espionnage; lors des dernières manœuvres impériales de Leignitz, il a été condamné en Autriche pour espionnage et extorsion de fonds respectivement à cinq ans et trois ans et demi de prison cellulaire.

L'acte d'accusation met à sa charge des tentatives de livraison au gouvernement français d'une série de renseignements concernant particulièrement l'artillerie, les fourgons à munitions, les postes de télégraphie sans fil, etc., renseignements qui, dans l'intérêt de la défense, devaient rester secrets.

L'accusé nie toute culpabilité. Il affirme n'avoir accepté la proposition de l'intermédiaire français Hoffmann que pour duper le bureau français des renseignements avec l'aide de l'état-major allemand; il reconnait toutefois avoir agi de la sorte pour gagner de l'argent.

A l'audition des témoins, le commandant Brose, de l'état-major, déclare n'avoir prêté aucune attention à la proposition de l'accusé de contrarier l'espionnage français avec l'aide de l'état-major parce qu'il connaissait les antécédents de Barthmann (sa condamnation à Vienne, etc.); celui-ci ne lui inspirait donc que de la méfiance.

M. le docteur Wagner, rédacteur en chef de la "Gazette de Silésie, à Breslau, déclare que l'accusé essaya de l'interroger sur des sujets militaires, avant le début des manœuvres en Silésie. L'audition des témoins continue.

Les experts sont ensuite entendus à huis-clos.

WAGONS-AQUARIUMS.

Les journaux de Lyon rapportent qu'un train de marchandises, qui a stationné une partie de la soirée dernièrement, à Perrache, comptait trois wagons, aux dimensions énormes, contenant ensemble 13,500 kilogrammes de poissons de mer vivants, venant de l'Algérie et à destination de Berlin.

Chacun de ces wagons-réservoirs, d'un tonnage de 17,500 kilogrammes, était muni d'un moteur électrique fournissant la lumière et actionnant des hélices destinées à un battage continuel de l'eau de mer, dans laquelle évoluaient les poissons, de toutes les variétés et de toutes grosseurs.

Cette installation a vivement excité la curiosité du personnel et des voyageurs qui se trouvaient là.

L'hygiène au Japon.

Un rapport du major général Matigon, médecin en chef de l'armée japonaise, établit qu'en matière d'hygiène, comme en toutes autres, l'empire du mikado entend marcher à l'avant-garde du progrès. Avant de rentrer dans leur patrie, les 800,000 hommes du corps expéditionnaire ont été soigneusement désinfectés, eux, leurs effets et leurs armes. Chacun des 800,000 soldats a commencé par se déshabiller des pieds à la tête et par enfermer tous ses vêtements dans un sac. Après un bain prolongé dans des cuves remplies d'eau très chaude, les hommes, enveloppés de longs peignoirs, ont attendu en se promenant au soleil que leurs costumes eussent passé par l'étuve. Leurs armes ont été soumises aux vapeurs du formol; on a désinfecté jusqu'aux bagues qu'ils portaient au doigt; on a échangé contre des bank-notes neuves le papier-monnaie qui avait servi à payer leur solde. L'opération totale a duré 75 minutes pour chaque homme. Grâce à ces mesures, l'armée n'a rapporté au Japon aucune de ces épidémies qui sont souvent l'un des bénéfices les plus certains de la guerre.

L'amiral Yamamoto à Paris.

Paris, 12 avril.

L'amiral baron Yamamoto, qui est, on le sait, un des hommes d'Etat les plus influents du Japon, arrivera cet après-midi à Paris.

Il vient se joindre à la mission de S. A. I. le prince Fushimi, que doit recevoir le mois prochain S. M. le roi d'Angleterre, et qui a été envoyée en Europe par le Mikado pour rendre à la Cour de Saint-James la visite faite l'an dernier par S. A. R. le duc de Connaught à la Cour de Tokio.

L'amiral Yamamoto est accompagné de deux aides de camp, MM. les commandants Takarabe et Kato.

Il sera salué à la gare de Lyon par S. Exc. M. Kurino, qui le conduira aussitôt, à l'hôtel Continental auprès du prince Fushimi, à qui il doit apporter les dernières instructions de son souverain. Il a d'ailleurs été retenu au Japon, après le départ de la mission, par l'accomplissement de certains travaux que lui avait confiés l'Empereur, dont il est un des collaborateurs les plus écoutés.

Agé de cinquante-cinq ans, l'amiral Yamamoto a pris une part active à toute l'évolution japonaise. Il est avec M. Saburo, député de Yokohama, l'orateur le plus éloquent du Parlement Japonais. Mais les débats politiques ne l'ont jamais détourné de sa carrière militaire, où il a su apprécier et mettre en valeur les hautes qualités de ses compatriotes de la province de Satsuma, les amiraux Togo et Kamimura, les généraux Oyama, Kuroki, Nodzu et Nishi.

Ce fut à bon escient qu'il se montra, malgré l'opposition d'un important parti des anciens, le partisan absolu de la guerre avec la Russie, qui, selon ses prévisions, justifiées par les événements, ne pouvait être funeste au Japon.

L'amiral avait déjà fait plusieurs voyages en Europe. Après avoir brillamment combattu dans les rangs des défenseurs de la Restauration impériale, puis au cours de l'expédition de Formose, il fut chargé, il y a une vingtaine d'années, de diverses missions en France, en Angleterre, et aussi aux Etats-Unis, et sut s'instruire en voyageant.

Rentré au Japon, il s'attacha, comme adjudant de l'amiral Saigo, alors ministre de la marine, à y développer surtout les forces de la flotte mikadonale, qu'il sut, en quelques années, moderniser au point de la mettre à la hauteur des flottes européennes.

On n'a pas oublié le rôle qu'il joua pendant la guerre sino-japonaise. Il sut, au cours de cette campagne, faire apprécier des qualités militaires égales à ses qualités administratives et politiques.

Depuis une dizaine d'années l'amiral Yamamoto a été trois fois ministre de la marine, dans les cabinets Yamagata, Ito et Katsura, et il a rendu dans le département qu'il dirigeait de tels services, que S. M. l'empereur du Japon, dont la haute confiance ne lui a jamais fait défaut, l'a appelé enfin à faire partie du Conseil suprême de l'armement de l'empire et de la défense nationale.

Le Président de la République recevra pendant son séjour à Paris l'amiral baron Yamamoto.

S. A. I. le prince Fushimi offrira à l'hôtel Continental un grand dîner en son honneur.

Poursuite abandonnée.

Berlin, 23 avril—L'action criminelle intentée contre la princesse Camilla Von Wrede, pour vol d'argenterie par un Hôtel de Berlin, va être abandonnée, des experts en médecine ayant déclaré la princesse folle.

Les accusations qui firent sensation, furent portées contre elle par un valet de son mari.

Ce serviteur congédié après avoir prévenu le prince que sa femme était kleptomane demanda $12,000 comme prix de son silence. Il fut arrêté et accusé de tentative de chantage.

Lorsque la police fit des recherches dans le château de Mecklenbourg, qui était loué par les Wrede, elle y trouva de l'argenterie évaluée à $45,000, qui, paraît-il, avait été volée aux principaux hôtels de l'Europe.

La princesse était Carmen Dolorès Josefa de Benitiez, une riche Argentine. Les Von Wrede ont un palais à Madrid qui renferme de précieux objets d'art.

La princesse est maintenant en traitement dans un sanatorium.

Découverte d'un trésor.

Lisbonne, Portugal, 23 avril—Une grotte contenant des trésors de grande valeur a été découverte hier sur la côte nord du Portugal. Parmi les objets contenus dans la grotte se trouvent des monnaies anciennes en or, des bijoux et des armes antiques, etc.

Cette découverte a été rendue possible à la suite des tremblements de terre de ces jours derniers qui ont causé l'éboulement d'un pan de rocher masquant l'entrée de la grotte.

Selon toutes apparences, ces trésors ont dû être déposés là par les pirates qui, il y a trois ou quatre siècles, infestaient ces côtes.

Louise de Massy en jugement

New York, 23 avril — Annisia Louise de Massy a été mise en jugement aujourd'hui devant la Cour Suprême sous l'inculpation de meurtre.

Elle est accusée d'avoir tué d'un coup de revolver Gustave Simon, un couturier chez lequel elle était employée comme dessinatrice au mois de novembre dernier.

Un mystère complet entoure la prisonnière, et ses manières d'agir depuis son arrestation n'ont pas tendu à l'éclaircir. Depuis cinq mois qu'elle est en prison elle n'a reçu qu'une seule visite. Aujourd'hui un jeune homme du nom de Maurice Halman, se déclarant attaché au consulat de France à New York, a demandé à voir la prisonnière et a eu avec elle un court entretien.

Incendie rue Canal.

A minuit et demi, un feu a pris naissance dans le magasin de bijoux de D. J. Melassanos, situé rue Canal près Dryades.

La bâtisse appartenant à S. Oteri a été légèrement avariée, mais les dommages sur le contenu sont considérables. Des dégâts ont été également causés dans les étages supérieurs de la bâtisse, occupés par la Northwestern Dental Co.

Mgr J. M. LAVAL,
Vicaire Général du Diocèse.

ORPHEUM.

C. W. Williams est un des plus habiles ventriloques qui aient jamais paru devant notre public, et il est conséquemment très applaudi chaque jour à l'Orpheum. Tous les autres numéros sont également attrayants, et c'est évidemment une très bonne semaine qui commence pour le théâtre de la rue St Charles.

Renvoyé à la cour criminelle.

Samuel Clissold, un leader ouvrier, a comparu hier à la première cour criminelle de cité sous l'accusation de parjure, et après l'audition des témoins le juge Skinner l'a renvoyé devant la cour criminelle sous $500 de caution.

Voleur pincé.

Chas Winston, un noir se disant du Mississipi, a été arrêté hier entre neuf et dix heures du matin à la gare du Southern Pacific, au moment où il ouvrait des caisses de marchandises.

A la Cour Suprême.

Une copie des débats du procès de la Third Ward Poll Tax association au trésorier de la ville Otto F. Briede, qui s'est terminé il y a quinze jours par une décision du juge St Paul en faveur de la ville, a été déposée hier à la Cour suprême à laquelle il est fait appel.

Les débats s'ouvriront au commencement de mai.

Bureau des Commissaires de Police.

Les membres du bureau des commissaires de police ont tenu hier matin leur séance mensuelle régulière pour l'expédition des affaires courantes.

Demande de saisie.

La Western Newspaper Union demande à la cour civile de district d'ordonner la saisie des propriétés du Dr Charles W. Jacobs, de Chicago, dans sa juridiction.

Un billet de $652.47 signé par le Dr Jacobs le 23 avril 1906 et accepté par la compagnie en garantie est resté impayé.

Retour de l'évêque Rouxel.

Monseigneur Rouxel, évêque auxiliaire de la Nouvelle-Orléans, est de retour de San Antonio, où il s'était rendu sur avis de son médecin.

Mgr Rouxel n'est pas entièrement rétabli, et comme un changement complet de climat ne pourra que lui être d'un grand bénéfice, il partira le 12 mai prochain pour l'Europe. Il ira directement à Vichy, France, où il s'installera pour un temps indéterminé.

Immigrants espagnols.

Par le vapeur "Pio IX", qui est entré dans le port ce matin, sont arrivés trente et un immigrants des îles Canaries.

Ils ont été amenés ici par la Ligue d'Immigration de la Louisiane et ils vont être installés sur une plantation dans des conditions de coopération qui leur offrirent de grands avantages et leur permettront de prospérer.

Le navire a accosté le quai de la rue Orange à six heures du matin, et à dix heures toutes les formalités étaient remplies, et tous les immigrants avaient été admis.

En prévision de l'arrivée de ces immigrants M. Dykers, agent de la Ligue, avait adressé des circulaires aux planteurs de toutes les parties de l'Etat, et reçu de nombreuses réponses.

MM. Knoepfler, Dykers et E. J. Estopinal, de la Ligue, ont présenté les diverses offres aux immigrants arrivés hier, qui ont décidé de s'installer en corps sur la plantation Smithfield, près de Baton Rouge.

BASE BALL.

New Orleans, 4; Little Rock, 0.

Pour Première Communion.

Je viens de recevoir une grande variété d'articles religieux tels que: chapelets or et argent de toutes couleurs; paroissiens français et livres anglais en nacre, ivoire, peau de chagrin, celluloïde, etc.; médailles de première communion; dizaines en nacre, crystal, améthyste, etc.; signets et images.

J'invite mes amis et le public en général à venir visiter mon assortiment et se convaincre de la modicité des prix de mes marchandises, défiant toute concurrence.

Les ordres des campagnes sont sollicités.

F. A. BRUNET,
Horloger et bijoutier,
313 rue Royale.

17 mars—2m

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 104 Commencé le 23 déc. 1906

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

II

LE RÈGNE DU PETIT DUC.

(Suite.)

Mais c'était par-dessus tout la fille de la marquise dont elle ne voulait, pour rien au monde; et, si elle semblait se résigner à ce sacrifice, c'est que, avec l'égoïsme des meilleures femmes quand il s'agit de leurs enfants, peu lui importait, à la fin, que Fanny de Rysdale eût un jour le cœur brisé, si elle lui servait en ce moment à sauvegarder son fils contre le danger de l'heure présente.

L'égoïsme des mères n'est-il pas aussi grand que l'amour maternel?

***

Ce fut donc par un complot général, où les complices n'avaient eu besoin de rien se dire, qu'on résolut de s'en aller en bande à Trouville, où, à défaut de place dans les hôtels, le yacht de la marquise de Rysdale pourvoirait abriter une quinzaine de personnes.

C'est là qu'on s'installa, en effet, après une timide tentative du duc aux Roches-Noires et au Grand Hôtel de Deauville, où, d'avance, il savait ne pas trouver un appartement libre.

Et, pendant une huitaine de jours, on vit les deux familles si inséparables, soit aux courses, soit sur la plage ou aux différentes réunions mondaines, avec Fanny sans cesse chaperonnée par Francis, que, dans cette promiscuité générale on revivait la population habituelle du Sentier de la Vertu, on commençait à chuchoter "qu'on aurait beaucoup mieux fait d'annoncer les fiançailles de ces jeunes gens, puisque leur mariage était si évidemment décidé."

Plusieurs amies le dirent même à Fanny qui ne sut pas ne pas rougir.

Mais, à ce moment même, elle s'apercevait de cette terrible versatilité des hommes, de cette légèreté de papillon, contre laquelle sa mère l'avait mise en garde tant de fois: car Francis, après s'être consacré si exclusivement à elle pendant près d'un mois, découvrait, tout à coup, qu'il y avait, dans leur monde, d'autres jeunes filles qui méritaient ses attentions.

Et Stéphane, ce charmant Stéphane — dont la marquise et elle s'étaient enthousiasmées un moment, au point de vouloir favoriser ses amours avec Emilienne — se transformait en pourvoyeur, apprenait que mademoiselle de Ceci était dans telle villa, que mademoiselle de Cela était à tel hôtel..... que de ravissantes Américaines sollicitaient l'honneur d'être présentées à madame la duchesse de Ponte-Novo.... c'est-à-dire à son fils!

Tout cela ne tirait pas beaucoup à conséquence: car Fanny était tellement supérieure à ce lot de rivales, que Francis s'écartait à peine quelques instants... et revenait auprès d'elle pour les railler.

Bientôt, même, il haussait les épaules, chaque fois que Stéphane voulait lui signaler une nouvelle beauté.

Jusques à quand allait-il l'ennuyer?

D'ailleurs, ce petit supplice était vite terminé après la dernière course, le clan mondain commençait de s'éparpiller vers Dieppe, vers la campagne; et la mer étant très douce, très bleue, presque unie comme un miroir, on décidait, d'un accord général, de traverser la Manche sur le yacht de la marquise.

C'était le triomphe de Fanny qui recommençait....

C'était déjà Francis sur son domaine, en attendant que sa mère et elle lui fissent les honneurs de leur beau château de Shelly, où il ne s'était pas rendu depuis son adolescence.

Francis parut, du reste, enchanté de ce départ; et tous ceux qui l'observaient cherchèrent vainement une trace de mélancolie sur ses traits, tandis que le yacht quittait la terre de France, tandis qu'il s'éloignait un peu plus du petit être séducteur qui les avait tant épouvantés.

Ce terrifiant caprice s'évanouissait-il donc de son âme, qu'il montrait tant de gaieté, tant d'enjouement, tant de gentillesse envers Fanny, comme envers Emilienne, et sa mère et la marquise?....

Seule, la duchesse avait une vague sensation, qu'il endormait leur clairvoyance; et, parfois, elle croyait distinguer la plus souveraine ironie à la commissure de ses lèvres.

C'est que, au milieu de toutes les conversations, au milieu de ses galanteries mêmes, Francis parvenait en effet à se si bien dédoubler!

Et son imagination l'emportait si aisément dans la chambrette de la rue de Maubeuge, dans ce petit nid virginal où il n'avait jamais pénétré, mais qu'il se représentait si frais, si coquet, si pur.... presque dans le ciel.... et où la joie la plus triomphale, la plus éblouissante ne pourrait pas ne pas éclater, à la réception de la lettre qu'il avait écrite hier.

"Petite Frinette!

"Ai-je assez subi votre volonté, jusqu'ici, puisque malgré l'ardente tentation que j'en avais tous les jours, j'ai résisté au désir, presque au besoin, de vous écrire! Vous m'avez imposé une loi, et je la subissais humblement; je n'osais pas dire patiemment car il n'y a pas d'instant où mon cœur ne s'envole vers vous!

"Mais il serait au-dessus de mes forces de quitter la France sans vous demander de vos nouvelles et sans vous parler de moi.

"Tant que j'étais à Sartreville, je m'imaginais être moins séparé de vous. Et deux fois, sans que qui que ce soit en ait rien su auprès de moi, je suis parti en auto, la nuit, alors qu'on me croyait retiré de très bonne heure dans ma chambre; et j'ai pu arriver assez à temps sous votre balcon pour distinguer encore la douce lumière que votre lampe de travailleuse faisait sur vos feuillages. Et j'ai attendu que cette lumière s'éteignît, me figurant que je voyais votre sommeil de cher petit ange.

"La seconde fois, même, j'ai commis l'indiscrétion de me poster au coin de la rue Choron, car j'avais eu le sentiment que vous alliez apparaître; et, en effet, quand votre lumière a été éteinte, vous êtes venue respirer quelques minutes, toute blanche, ce pauvre air parisien dont vous devez bien vous contenter, quand je serais si radieux de voir votre beauté s'épanouir dans la grande atmosphère de ma chère campagne!

"Vous ne pouvez pas m'en vouloir de cela, puisque, je vous l'assure encore, personne n'en a rien su, et surtout Stéphane.

"Vous voyez donc que je n'étais presque pas séparé de vous, tant que je demeurais à Sartreville: je me disais que, si par hasard, le moindre ennui survenait dans votre existence, ou quelque petite maladie, car votre santé m'est si chère! Marion n'aurait pas le courage de ne pas me le faire savoir; et si je n'accourais pas aussitôt auprès de vous, puisque vous me l'avez interdit, je saurais bien vous envelopper de loin de ma très respectueuse protection.

"Mais j'ai eu le sentiment que la séparation commençait quand j'ai dû venir m'ennuyer à ces courses de Deauville, dans ce tourbillon mondain, où j'aurais fait bien triste mine si votre visage ne l'avait sans cesse hanté. Et comme j'ai la fatuité de croire que vous lisez mon nom chaque fois qu'on l'imprime dans les courriers mondains, puisque l'on rend si minutieusement compte de nos moindres faits et gestes, n'aurez vous pas eu le sentiment, vous, que celui qui vous a dit qu'il vous aimait, était bien prêt à vous oublier, à se distraire? Vous auriez encore plus le droit de l'imaginer quand un écho, que j'ai vu rédiger au moment où nous quittions Trouville, vous apprendra que je m'en vais en Angleterre, où je séjournerai, avec ma famille, à Shelly House, chez la marquise de Rysdale.

"Eh bien! Frinette dans ce milieu, comme dans tous ceux où je dois me montrer, c'est tout juste s'il y aura une moitié de moi-même, parce que ma mère s'y trouvera avec moi: et l'autre moitié est sans cesse avec mes chers souvenirs, avec notre délicieuse petite promenade à Trianon, avec nos visites dans les musées où, devant les chefs-d'œuvre, nos âmes se prenaient sans le savoir, à nos petites soirées chez cette brave Marion.

"Et surtout, Frinette, je re-